

# LE BON SENS

RÉPUBLIQUE UNIVERSELLE

JOURNAL POLITIQUE &amp; LITTÉRAIRE

SOLIDARITÉ HUMAINE

Pour tout ce qui concerne l'Administration et la Rédaction, s'adresser à M. BALLAY fils, rue Tupin, 34, Lyon.

## LE BON SENS

Le bon sens est une qualité modeste de l'intelligence que personne ne se soucie de posséder.

Il faut à l'orgueil de l'homme des vertus plus éclatantes. Chacun se pique d'être un profond politique, un savant distingué, un philosophe remarquable; l'esprit même court les rues; mais le bon sens, le gros bon sens qui nous fait distinguer sûrement ce qui est bon ou mauvais, nuisible ou utile, vrai ou faux, fil c'est trop vulgaire!

Tel n'est point notre avis.

Juger sainement une question bien simple, en tirer des conclusions justes et pratiques, en faire ressortir les avantages, ramener sans cesse sur ce point unique les esprits naturellement disposés à s'en écarter, nous semble la plus difficile des sciences. En ce temps de vanité et d'ergotage, de bruit et de clinquant où l'on se paie de mots et de phrases roflantes.

Ce n'est donc point sans une certaine appréhension sur nos forces et nos moyens que nous avons inscrit en tête de notre feuille ce titre qui nous impose des obligations si sérieuses. Parce que nous en comprenons toutes les difficultés, nous sommes soutenus par la conscience d'un devoir à remplir, par le désir immense de servir la cause de la République. Mais on oublie trop généralement les véritables intérêts, et si nous n'obtenons pas un succès brillant, au moins aurons-nous la satisfaction de poursuivre une œuvre utile à laquelle nous avons consacré la meilleure partie de notre existence : celle d'éclairer les masses ignorantes et facilement égarées par les sophismes, les mensonges, les promesses de ceux qui les exploitent dans l'intérêt de leur orgueil et de leur ambition.

Qu'on ne s'attende donc pas à trouver dans nos colonnes ces scènes émouvantes de crimes horribles dont la génération actuelle est habituée à se repaître, et qui lui ont été servis pendant vingt années de décadence avec une complaisance déplorable par les histrions de la presse.

Non pas ! Sous une forme bizarre quelquefois, vive et piquante souvent, honnête et convenable toujours, nous essaierons de dépouiller les événements et les choses de tous les accessoires, voiles et oripeaux dont on les recouvre, dont on les défigure, et nous ferons nos efforts pour les montrer à nu avec le secours seul de l'impitoyable logique du bon sens à la portée de tout le monde.

### Feuilleton du BON SENS

## SOUVENIRS D'AFRIQUE

I.

Des revers de fortune ? qui donc n'en a pas eu ? Pour une femme, c'est indispensable ; à un certain âge surtout, alors qu'elle acquiert le droit de les raconter.

Sans revers de fortune, comment s'étendre languoureusement sur un siège, donner à sa robe la forme d'une draperie et, chose plus importante, justifier, expliquer les rides (toujours précoces) et les cheveux blancs, plus indiscrets, plus impertinents qu'un extrait de naissance !

Grâce à quelques petits revers ou malheurs, comme on voudra, il est rare qu'une femme, tant soit peu habile, ne franchisse pas à pieds joints un fossé de cinq, dix et

Méprisant souverainement toutes les fioritures de style, tous les ornements d'une vaine rhétorique, toutes les finesses de langage nées des entraves apportées par la tyrannie à la liberté de la parole, nous n'emploierons d'autres arguments que ceux de la raison réduite à son expression la plus élémentaire.

Notre civilisation pourrie a besoin d'être régénérée, non-seulement dans ses mœurs, mais encore dans son langage trop dépourvu de cette simplicité, de cette sévère grandeur qui ont fait la gloire de nos pères et qui eurent pour interprètes Montaigne, Pascal, Montesquieu, d'Alembert, J.-J. Rousseau et tant d'autres, nos maîtres à tous.

Si le peuple ne veut pas entendre cette voix : s'il aime mieux les éternelles cascades de l'Empire dont la queue traîne encore dans toutes les boutiques de libraires, aux simples et mâles accents de la vérité ; en un mot, s'il préfère un calembour à une sentence, c'est qu'il est bien perdu sans retour.

Il ne nous restera plus alors qu'à nous voiler la face, à laisser passer sur le monde l'arrêt fatal de la destinée, et au mal le soin de faire sans obstacle son œuvre inexorable de destruction.

Lorsque nous nous récrions contre les malheurs de l'humanité, on nous répond invariablement « qu'il en a toujours été ainsi et qu'il en sera toujours de même ». Mais avant de nous soumettre à cette désespérante maxime, nous dépenserons tout ce qu'il nous reste encore de courage et de foi dans un avenir meilleur.

LA RÉDACTION.

## REVUE POLITIQUE

Nos armées, — car nous avons enfin de véritables armées, — ont partout repris l'offensive, et il est généralement admis que nous sommes à la veille d'une grande bataille. Comme nos généraux peuvent à leur gré livrer ou refuser cette bataille, s'ils l'acceptent, c'est qu'ils seront certains du succès. Nous en attendons le résultat avec la plus entière confiance. Nos chefs républicains savent qu'en acceptant l'autorité, ils contractent, comme nos pères de 93, un pacte avec la victoire ou la mort. Ils ne trahiront pas et ne se rendront pas lâchement comme ceux de l'Empire.

même quinze ans, selon le point de départ et les besoins de la cause.

Mais l'événement que j'apprécie aujourd'hui à sa juste valeur ne m'a pas toujours paru aussi avantageux.

J'avoue même que j'ai été fort sensible à celui qui nous obligea, mon mari et moi, il y a d'assez longues années, à quitter brusquement chevaux, voitures, meubles et domestiques, et à nous expatrier dans un petit village algérien.

Je ne trouvais de comparable à mes malheurs que ceux de notre grand-mère Eve. Comme elle, j'étais exclue du paradis terrestre, avec cette seule différence que la mission de l'ange au glaive de feu était remplie par un vieux notaire assez malpropre, qui n'apportait que des parchemins raccornis sous son bras aussi aigu qu'un paratonnerre. Ce vieil oiseau de malheur trouva quand même le moyen de nous prouver que nous étions ruinés, et qu'il ne nous restait, de nos écus, que les sacs de toile où ils avaient été renfermés.

Maigre consolation !

Le désespoir entraînait dans mon cœur, comme le vent dans une porte ouverte.

Si mon mari, plus sentimental, eût cédé à mes prières,

Les dernières nouvelles de Paris sont excellentes. Les vivres sont relativement abondants, les armes et les munitions inépuisables, et l'enthousiasme des combattants ne fait que s'accroître depuis qu'ils savent que la province fait des efforts vigoureux pour les secourir.

En décrétant la formation de onze camps sur divers points de la France, et en prenant des mesures rigoureuses pour l'exécution des levées, le gouvernement de la défense nationale semble avoir enfin compris la responsabilité qui pèse sur lui.

Il faut donc aider ce gouvernement de tout notre pouvoir, tout en lui signalant ses fautes et en le stimulant au besoin, mais sans chercher à l'affaiblir par des taquineries et des récriminations puériles.

Quoi qu'en disent les impatientes, les brouillons, les jaloux ou les ennemis de la République, on conviendra qu'il serait un peu tard aujourd'hui pour le réformer et qu'on serait fort embarrassé de le remplacer par des hommes capables d'inspirer plus de confiance à la France entière.

Si notre premier choix a été bon, tant mieux pour nous. S'il a été mauvais... tant pis pour eux !

Jamais le proverbe latin : *Quos vult perdere Jupiter demeritat*, n'a été plus vrai qu'en ce moment. Guillaume nous a débarrassés du Bonaparte, et voici maintenant Alexandre qui va nous aider à chasser Guillaume. Car, en dénonçant le traité de Paris, la Russie a éclairé subitement l'Angleterre, qui semblait frappée de cécité sur la véritable situation de l'Europe. Or, l'Angleterre voit bien à présent que sans la France elle ne peut rien contre l'ambition moscovite, et que le seul moyen de résoudre la question d'Orient c'est de nous procurer des armes. Nous ne demandons rien de plus. Des armes, des armes, et encore des armes, et nous ferons rentrer sous terre tous ces conquérants de pacotille qui n'ont vaincu que par la trahison.

Il faut donc reconnaître que la diplomatie russe, qui s'était acquise une légitime réputation d'habileté, a fait fausse route en cette circonstance. Au lieu de jeter le désarroi et peut-être la discorde entre les puissances neutres, sa note comminatoire n'a réussi qu'à provoquer leur entente, et loin de décourager la France, si rudement éprouvée, elle n'a abouti qu'à l'enflammer davan-

res, nous aurions abandonné la vie, pour la punir de ses rigueurs envers nous ; mais l'esthétique n'avait aucune prise sur lui. Je lui proposais inutilement les moyens les plus transcendants, rien ne put le décider à quitter cette vallée de larmes. Il avait le tragique en horreur, et ne comprenait, en fait de mort à deux, que celle de *Phlémon* et de *Beaucis*. O le plus prosaïque des maris ! A une mort gracieuse et poétique, il préféra (me croira-t-on ?) une place lucrative.

Une compagnie, nouvellement créée, venait de lui faire offrir un emploi en Algérie pour l'exploitation des forêts de chênes-lièges, et mon pauvre Sylvain accepta avec le plus vif empressement. J'usai de tous les moyens en mon pouvoir pour le faire revenir sur cette décision ; j'aimais mieux mourir que quitter Paris. Mais il fut inflexible ; les accents pathétiques n'avaient pas plus de prise sur lui que s'il eût été de granit. J'étais désolée et le jour du départ approchait !

Enfin, la veille, je pris une grande et sage résolution : c'était de laisser mon cher seigneur et maître partir tout seul.

Pour m'affermir dans ce louable dessein, je repassai dans mon esprit tous les griefs accumulés contre lui par

tage et à lui gagner les sympathies intéressées des marchands anglais.

De l'Espagne, rien!.... Ah! si, pourtant. Depuis la semaine dernière elle compte un habitant de plus, le duc d'Aoste.

Si cette puissance voulait nous croire, elle jetterait un pont sur le détroit de Gibraltar et s'annexerait au Maroc. Il y a si longtemps qu'elle ne compte plus en Europe!

De l'Autriche, peu de chose. Cette puissance, qui étonna naguère le monde par son ingratitude, l'étonne encore aujourd'hui par son immobilité.

Est-ce de sa part ignorance ou impuissance? Elle avait une si belle occasion de prendre sa revanche de Sadowa.....

De l'Italie, moins encore. Le roi *galant homme* louvoie pour prendre possession de Rome. Ce n'est pas qu'il n'en ait bien envie, mais.... il paraît qu'il a peur de l'enfer, *ce diable à quatre* contemporain, et qu'il redoute sérieusement les foudres du Vatican. C'est drôle, c'est incroyable.

Raison de plus pour que ce soit vrai!

Allons! regardons un peu chez nos voisins, de temps en temps; nous nous trouverons moins à plaindre.

ABEL SEMEUR.

## PARIS

A l'heure où nous écrivons ces lignes, il y a dix-neuf ans, jour par jour, que la ville de Paris, la capitale du monde civilisé, assistait indifférente, sinon joyeuse, à l'accomplissement du plus grand crime des temps modernes.

Un homme, investi de la confiance d'un grand peuple, et qui avait prononcé le serment solennel de respecter, de défendre et d'obéir aux lois que ce peuple s'était données; cet homme, ce renégat, ce parjure, foulant aux pieds tout ce qu'on vénère: la probité, l'honneur, la conscience, cet homme osa porter une main sacrilège sur le dépôt sacré commis à sa garde!

Et Paris laissa faire!...

Il existe certainement dans la nature un enchaînement des causes et des effets tel que toute infraction aux lois de cette nature reçoit, tôt ou tard, la punition qui lui est due. C'est ce qui a fait croire à une intervention de la Providence dans les affaires humaines, alors qu'il s'agit tout simplement d'une conséquence inévitable des événements.

Est-ce la Providence qui altère la santé d'un ivrogne et affaiblit l'intelligence d'un libertin?

Est-ce la Providence qui fait que l'ignorant traîne une vie misérable et décolorée, que l'avare ne jouit de rien et que le paresseux tombe dans la misère?

Est-ce la Providence qui rend le vaniteux ridicule et méprisable, et fait que l'ambitieux meurt en poursuivant ce qu'il ne peut atteindre?

Est-ce la Providence qui procure des rêves sinistres et trouble sans cesse le sommeil des voleurs et des assassins?

Est-ce la Providence, enfin, qui fait que tout un peuple sans énergie et sans courage croupit sous la fêrule

cinq années de mariage. Force me fut de reconnaître qu'ils n'étaient pas nombreux. Peu à peu cependant, les vapeurs capiteuses de l'exaltation me montèrent au cerveau, et je finis par me persuader que Sylvain était le plus coupable des maris. Je me souvins avec colère que jamais! non jamais! je n'avais pu l'entraîner avec moi dans les nuages, qu'il bâillait d'une manière indécente en admirant les étoiles, et répondait invariablement par *bifteki* et *quinquina* à mes plaintes languissantes sur les palpitations de mon cœur et mes inquiétudes nerveuses.

Mais j'étais bien décidée à ne plus supporter de pareilles cruautés, et à me séparer pour la vie d'une moitié aussi indifférente au bonheur de l'autre.

Le soir, j'attendis son retour avec une vive impatience, afin de lui signifier ma résolution inébranlable.

En l'attendant, j'invoquais l'inspiration; je me défiais un peu de mon éloquence; mais la compagne des Muses est aussi sourde qu'une dame de charité, elle n'inspira, ce soir-là, que mon Sylvain qui, pour sûr, ne l'invoquait pas.

A son retour, je m'aperçus qu'il venait d'adopter pour l'arrangement de ses moustaches une nouvelle manière

et baise en tremblant la botte éperonnée d'un tyran insolent?

Non, mille fois non! Ces choses sont ainsi parce qu'elles ne peuvent être autrement.

Mais il y a plus encore: nous ne sommes point seulement responsables de nos fautes et de nos vices personnels, mais nous sommes aussi solidaires de tout le mal que nous laissons commettre.

Quand mon voisin crie au voleur, je suis tenu, dans mon intérêt même, deourir à son secours, car alors nous serons deux contre un; tandis que si, n'écoutant que la peur et l'égoïsme, je me renferme chez moi, j'aurai bientôt à redouter et l'audace plus grande du voleur et le ressentiment de mon voisin vaincu.

Donc, Paris, en demeurant insensible devant l'attentat du deux Décembre; Paris ne se levant pas comme un seul homme pour punir le scélérat qui profanait si audacieusement la loi et le droit, Paris assumait sur lui une responsabilité terrible et qu'il expie bien aujourd'hui.

Ah! ce n'est pas impunément qu'on verra, sans protester, violer les lois de la justice et de l'humanité. Tôt ou tard on en portera la peine.

Paris! Paris! le sang du martyr de la liberté et du devoir, le sang de Baudin s'est levé contre toi; et c'est celui-là même à qui tu avais permis de le répandre qui a déchaîné contre toi les fureurs de la guerre.....

Lorsque tu confiais ta maison, tes intérêts, ton honneur, ta vie à ce maniaque féroce, que pouvais-tu donc espérer!

Sois héroïque; il le faut pour racheter ta part du crime commis le deux Décembre; il le faut pour effacer les cachots de Belle-Ile, les silos de Lambessa et les cabanons de Cayenne.

## MIRACLE!

Nous n'avons plus besoin de canons et de poudre pour battre les Prussiens. Les chassepots, les sniders, les remington, les mitrailleuses et les fusées Satan sont enfoncées par l'image du sacré-cœur de Jésus, portée ostensiblement sur la poitrine.

Voici ce que nous avons lu cette semaine dans le *Courrier de Lyon*:

Un de nos compatriotes a reçu d'un volontaire vendéen la lettre suivante, qui jette un jour nouveau sur la reprise d'Orléans:

« Dieu soit béni, mon cher ami! C'est notre légion vendéenne qui a chassé les Prussiens d'Orléans et y est entrée la première à une heure de la nuit. En face de la ville, notre incomparable commandant de Cathelineau nous a réunis tout autour de lui et nous a dit avec sa rondeur et sa simplicité habituelle: « Mes amis, nous allons entrer à Orléans pour y vaincre, et, s'il le faut, pour y mourir. Vive Dieu! vive la France! » Quelques moments après nous entrions sans coup férir.

« Six cents Prussiens combattaient entre nos mains pendant que nous délivrions trois cents Français de leur captivité.

« Le matin, une messe d'actions de grâces se disait à la cathédrale. La population orléanaise s'y montrait frémissante de joie et de reconnaissance.

« Partout sur notre passage les couronnes de fleurs tombaient sur nos têtes aux cris de: Vive les francs-tireurs de la Vendée! Vive la catholique Vendée! Vive Cathelineau!.... Et dans sa foi admirable, notre pieux commandant répondait: Tout pour Dieu! tout pour la France!.... O mon ami, quel coup inattendu de la Providence!.... et comme cette providence fait bien les choses pour confondre l'impiété des uns et l'orgueil

qui lui allait à merveille. Je remarquai, pour la première fois, combien cette petite moustache noire et soyeuse faisait ressortir la blancheur et la finesse de sa peau; son menton avait aussi des contours... dangereux.

Ma verve s'éteignait, pâlisait comme une lanterne devant un bec de gaz.

(Je conseille à toutes les femmes qui songent à quitter leur mari de bien les examiner auparavant et sous toutes les faces.)

Mes résolutions tombaient autour de moi comme les fruits véreux d'un arbre secoué par le vent.

Mes bras, qui avaient fait une ample provision de gestes énergiques, restaient aussi immobiles que des poteaux de grande route; tout honteux de leur inaction, ils furent se cacher... autour du cou de leur vainqueur et lui faire un collier...

Le lendemain, je préparais nos malles avec autant de soins et d'amour que si nous fussions partis pour les bains de mer de Dieppe.

II

Peu de jours après, un navire nous emportait vers l'Afrique et nous déposait, après trois jours de trajet

de tous! Les soldats qui portent sur leur côté gauche, bien en évidence et sans respect humain, l'image du cœur sacré de Jésus, sont ceux-là mêmes qui en petite phalange ont été choisis pour rendre à la France la ville de Jeanne d'Arc!

Eh bien! ce miracle n'est pas aussi fort que celui inséré dans le *Salut Public*. Si cela n'était pas imprimé tout au long dans un journal aussi sérieux, nous aurions peine à le croire.

Ecoutez plutôt:

A Mey...., trois hulans vinrent s'installer chez une paysanne et lui ordonnèrent de leur faire immédiatement la modeste quantité de vingt-six omelettes. Croyant avoir mal compris, la pauvre femme renouvela poliment sa demande, sur quoi les soldats de Guillaume, en accompagnant d'un gros juron leur réclamation, firent comprendre à la paysanne abasourdie qu'ils exigeaient vingt-six omelettes de trois centimètres d'épaisseur et de trente centimètres de diamètre. La bonne femme se rendit consternée à la cuisine, se mit à l'œuvre, et des vingt-six omelettes il ne resta pas de quoi rassasier un moineau!

Le *Salut Public* n'en dit pas davantage; mais nous sommes allés aux renseignements et nous avons appris que les choses s'étaient terminées bien différemment. Lorsque la *bonne femme* entra un quart d'heure après dans la salle où elle avait laissé les trois soldats aux prises avec les vingt-six omelettes, quel dut être son étonnement et sa joie!

Ce n'était pas les hulans qui avaient mangé les vingt-six omelettes, mais bien les vingt-six omelettes qui avaient mangé les hulans!

Les omelettes étaient bien un peu gonflées, c'est vrai; mais elles ne souffrirent pas trop pourtant de cette laborieuse digestion.

Parbleu! les lecteurs du *Salut Public* et du *Courrier de Lyon* en digèrent bien d'autres!

## LA NATURE

MÉLODRAME

ACTE PREMIER

(La scène se passe en peu partout).

GUILLEAUME.

Mein gott! nous n'avons pas! Cette trahison qui devait m'ouvrir les portes de Paris se fait attendre bien longtemps. Il n'y a donc plus de maréchaux de l'Empire par là?... Bismark!...

Voilà, sire!

BISMARCK.

Eh bien, comment ça va-t-il?

GUILLEAUME.

« Votre Majesté est trop bonne... ma santé est excellente... »

BISMARCK.

GUILLEAUME.

« Votre santé? Je me moque bien de votre santé! C'est de Paris que je vous demande des nouvelles. »

BISMARCK.

Pardon, sire... Je croyais... Les Parisiens ont toujours l'audace de résister à Votre Majesté.

sée, dans la ville de B...., où nous devions attendre qu'un petit bateau côtier nous emmenât au lieu de notre destination.

En débarquant, je fus effrayée: quel vide affreux! quel silence! quelle désolation, après le tourbillon du monde parisien!

Si encore on eût permis aux lions et aux hyènes de venir donner un peu d'animation à ces rues désertes! mais j'eus beau ouvrir les yeux, je ne vis pas seulement la queue d'un chacal ou d'un léopard: rien que quelques Arabes arpentant l'espace d'un pas grave et majestueux; quelques juifs accroupis auprès de boutiques qu'un coup de vent eût emportées avec les mauvaises savates, les turbans fanés, les essences inodores et les narguillés ébréchés qu'elles contenaient.

Au milieu d'une maigre place entourée d'arcades, comme la cour du couvent maudit de *Robert-le-Diable*, deux ou trois palmiers hermaphrodites laissaient tomber, le long de leurs flancs stériles, de nostalgiques rameaux, qui ne frissonnaient que d'ennui au contact de la poussière.

Mes larmes, tariées par trois journées de mal de mer, recommencèrent à couler à l'aspect de ce pays,

GUILLAUME.

Ah! les brigands! Alors qu'on ouvre le feu de suite et qu'on monte à l'assaut!

BISMARCK.

Ce n'est pas mon affaire; c'est celle de de Moltke. J'ai déjà bien assez d'ouvrage pour embrouiller la diplomatie européenne qui commence à voir clair dans nos projets et notre accord avec la Russie...

GUILLAUME.

Vous avez entendu, de Moltke?

DE MOLTKE.

Oui, sire... Nous bombarderons Paris quand il vous plaira... Seulement je dois vous observer que nos batteries les plus rapprochées sont établies à douze kilomètres de cette ville rebelle et que nos plus gros canons ne portent qu'à onze kilomètres...

GUILLAUME, rouge de colère:

Tarteiffe! Qu'est-ce à dire?

DE MOLTKE.

Je prie Votre Majesté de me permettre de lui rappeler que nous n'avons jamais compté sur nos canons pour prendre Paris, mais bien sur la trahison organisée par le comte de Bismark... comme à Strasbourg et à Metz...

GUILLAUME.

C'est vrai, cela. Qu'avez-vous à répondre, monsieur le comte?

BISMARCK.

Sire, l'affaire a raté... Mais je ne désespère de rien; j'ai plusieurs cordes à mon arc... Nous prendrons Paris par la famine...

LA FRANCE, en chœur.

Aux armes citoyens!  
Formez vos bataillons!

GUILLAUME.

Il y a trois semaines que vous me disiez que les Parisiens n'avaient que pour deux jours de vivres... et cependant... Oh en sont-ils maintenant?

BISMARCK.

Ils en sont à la dernière extrémité, Sire, et si vous voulez entendre les deux espions qui viennent d'arriver à l'instant?

GUILLAUME.

Parbleu, si je veux les entendre! Qu'on les fasse entrer sur-le-champ.

PREMIER ESPION.

Voilà: les Parisiens n'ont plus rien à se mettre sous la dent. Ils en sont réduits à faire la chasse aux rats des égouts. Les rats de nos rengeurs se paient deux cent cinquante francs, et encore... on ne peut pas en avoir pour ce prix là!

DEUXIÈME ESPION.

Je crois que mon collègue est mal renseigné. Je sors de Paris à l'instant même, et j'ai pu m'assurer qu'il y règne une abondance fabuleuse. C'est au point que j'ai été nourri, logé et bianchi chez Bréban, pendant ces huit derniers jours, pour la modeste somme de quatorze francs vingt-cinq centimes... Il est vrai que les cure-dents sont inabondables, et qu'il faut de hautes protections pour s'en procurer un au poids de l'or; mais, à la rigueur, on pourrait s'en passer... Et puis, cela ne prouverait pas en faveur de l'opinion de mon collègue... au contraire; car enfin, quand les cure-dents sont chers, c'est qu'ils sont rares; ils sont rares parce qu'on en use beaucoup, et quand on use beaucoup de cure-dents...

GUILLAUME.

Drôle! auras-tu bientôt fini! Qu'on donne la schlague à ces marrauds!

UN COURRIER.

Sire, je vous apporte un message de Von der Tann.

BISMARCK, lisant:

« Bataille acharnée devant Orléans... Dix mille morts... J'opère mouvement de concentration sur Pithiviers. »

GUILLAUME, furieux:

Mais c'est une retraite, cela! C'est une déroute...

LA FRANCE, en chœur:

Marchons! marchons!  
Qu'un sang impur...

GUILLAUME.

Fermez donc ces fenêtres... qu'on n'entende pas des choses... N'importe, qu'on télégraphie ce qui suit à ma chère Augusta:

« Nouvelle victoire près Orléans... Dix mille cadavres... Remercions Providence... »

AUGUSTA.

Dix mille cadavres!... Oh! que c'est beau!... Merci, mon Dieu! merci!

PREMIER SOLDAT PRUSSIEN, les pieds dans la boue d'une tranchée:

Diable! on s'enrhume ici. (Il éternue).

DEUXIÈME SOLDAT PRUSSIEN.

A tes souhaits, lancemann!

PREMIER SOLDAT.

Mes souhaits, mes souhaits... Je n'en forme qu'un seul, c'est celui d'être au coin de mon feu, près de ma femme, cette bonne Gretchen! et de mes pauvres petits enfants... Car enfin, que faisons-nous ici? Pourquoi nous battons-nous contre le peuple Français, nous, le peuple Allemand?... Qu'est-ce qu'il nous a fait le peuple Français?

DEUXIÈME SOLDAT.

Ce qu'il nous a fait!... Tiens, c'est vrai, ça... Qu'est-ce qu'il nous a donc fait?... Mais ça ne nous regarde pas, et s'il plait au roi que nous nous battions... nous obéissons, voilà tout. Je ne connais que ma consigne...

LE CANON, dans le lointain.

Boum!... Boum!... Boum!...

LES CORTÈS ESPAGNOLES.

A la majorité de 191 voix sur 311 votants, le duc d'Aoste est proclamé roi de toutes les Espagnes...

LES MENDIANTS D'ESPAGNE, avec enthousiasme:

Vive le roi! vive le roi!

LES GRENOUILLES DES DOMBES.

Couac! couac!... On a parlé de roi, par là!... Il y aura du grabuge... Rentrons vite au fond de l'étang!...

UN SAGE, dans sa chaumière:

L'expérience des autres ne nous sert à rien! Comment! c'est au moment même où la France expie si cruellement la faute d'avoir accepté un maître, que l'Espagne libre s'en donne un!

UN MULETIER DE CASTILLE.

Si le roi de l'Argalouse  
Savait notre joyeux métier,  
Le roi nous porterait envie,  
Le roi se ferait muletier!

L'ARMÉE DE LA LOIRE.

Mourir pour la patrie!...  
Mourir pour la patrie!

UN ENFANT.

Maman, pourquoi donc que les hommes se battent?

LA MAMAN, embarrassée:

Ils se battent... ils se battent!

UN REPUBLICAIN.

Ils se battent pour devenir esclaves?...

L'ENFANT, déconcerté:

Pour devenir esclaves?...

UN PHILOSOPHE.

Si l'homme avait employé, dans l'intérêt de la vérité et de la justice, toute l'intelligence, l'activité et le courage qu'il a dépensé à la guerre, le monde serait un paradis. Ne l'a-t-il pas pu? Ou bien ne l'a-t-il pas voulu?... C'est ce qu'il convient d'abord de rechercher...

UN MALTHUSIEN.

La guerre est un mal nécessaire. Elle est l'exutoire indispensable des nations qui ont la pléthore. La terre ne pouvant nourrir qu'un milliard d'êtres humains, il serait dangereux pour l'espèce de laisser la population s'accroître indéfiniment. Voilà pourquoi!

LE REPUBLICAIN.

Oui, voilà pourquoi on a inventé les gouvernements monarchiques. Ils se chargent de purgare et soigner les peuples!

UN FARCEUR.

C'est bien; seulement on ne devrait faire tuer que les borgnes, bossus, boiteux, cagneux, infirmes, et conserver les hommes forts et bien constitués pour obtenir une belle génération!

UN PRÊTRE.

Nul ne peut pénétrer les desseins de la Providence!

UN LIBRE-PENSEUR.

Une Providence qui laisse triompher la violence et la force contre la vérité et le droit; une Providence qui permet la tyrannie et l'esclavage, je ne puis y croire...

UN VIEUX LOUP.

Les loups ne se mangent pas entre eux; le proverbe est toujours vrai. Mais aussi, c'est que nous avons fui loin des hommes! L'exemple de cette espèce méchante et insensée pouvait devenir contagieux et corrompre le bon naturel des loups!

UNE FOURMI.

L'hiver peut venir quand il voudra. Nos magasins regorgent de grains, de débris d'insectes de toutes sortes, et, dans notre nombreuse tribu, il existe une paix profonde et une harmonie parfaite.

GORTSCHAKOFF.

Oui, sire, j'en réponds. L'Angleterre réclamera, protestera, menacera, mais ne bougera pas. Je la connais: elle n'exposera ni un homme, ni un écu. Le moment est donc venu de nous emparer du Bosphore et de réaliser le testament de votre glorieux aïeul. Quant à notre allié le roi Guillaume, dès que nous n'aurons plus besoin de lui...

ALEXANDRE II.

Chut!... si l'on nous entendait!

LE MEMORIAL DE SAINTE-HELENE.

Dans cinquante ans, l'Europe sera républicaine ou cosaque!

GORTSCHAKOFF.

Nous n'avons rien à craindre de l'Autriche; elle est épuisée. Avec Rome pour capitale, l'Italie sera satisfaite. L'Espagne... ne compte plus. Du reste, elle s'amuse. Quant à la France...

LA FRANCE, en chœur:

Qu'un sang impur abreuve nos sillons!

UN CORBEAU.

Croa! croa!... Les plaines sont couvertes de cadavres... Croa! croa!... qu'elle abondance, et comme les rois des hommes sont bons pour les oiseaux de proie!

que mon tigre de mari s'obstinait à trouver superbe.

Nous fûmes reçus à l'hôtel par une vive et fraîche hôtesse, qui s'empressa de nous donner des détails, inédits pour nous, sur la ville et ses habitants.

Elle nous apprit d'abord que la première, la seule autorité en Afrique, étaient les généraux et les chefs de bureaux arabes. Il y avait bien des maires et des préfets, mais pour l'usage exclusif des étrangers s'occupant du commerce des villes. Lorsque l'on désirait quoi que ce fût, ayant rapport au territoire: achat, concession, exploitation, défrichement, etc., on s'adressait à l'autorité militaire, qui, selon son bon plaisir, appuyait ou non la demande. Ces prérogatives peu contrôlées et leur toute-puissance sur les indigènes faisaient des généraux, des commandants supérieurs et des chefs de bureaux arabes, des potentats fort respectés de tout le monde.

Les forêts que devait inspecter mon mari étaient justement de la subdivision de B... La Compagnie l'avait muni d'une lettre pour le général, afin de réclamer sa bienveillance dans les rapports qu'ils pourraient avoir ensemble. Je m'étais bien promis de l'accompagner dans la visite qu'il lui ferait; mais les bavardages de

notre hôtesse me refroidissaient singulièrement; ils me donnaient à penser qu'un personnage aussi puissant, faisant avec tant de facilité autour de lui la pluie et le beau temps, devait être un peu bien... inabordable. Je trouvais plus prudent de laisser Sylvain partir seul.

Il revint, une heure après, de fort mauvaise humeur; le général l'avait reçu... par le ministère d'un aide-de-camp, aussi gracieux qu'un mât de cocagne, qui lui avait conseillé de se ménager la bonne volonté du bureau arabe pour les relations ultérieures. Mon mari insista vainement pour voir le général, il resta plus invisible qu'une comète en plein midi. Décidément j'avais bien fait de m'abstenir.

Dans la même journée, mon pauvre Sylvain se résigna, bon gré malgré, à faire sa visite au chef du bureau arabe. Je voulus l'accompagner, malgré les récits de notre loquace hôtesse sur la maîtresse, une sirène plus belle qu'une nuit d'été, le luxe intérieur et les chevaux du beau Louis. Un capitaine, si j'en devais juger par un mien cousin du même grade, n'était pas bien redoutable. A tout hasard, je tirai du fond de ma malle une toilette, couleur du temps, et ne regrettai pas du tout de l'avoir mise, lorsque nous fûmes introduits dans un vaste et

beau salon d'un luxe tout algérien.

Des tapis étalaient, jusque sous les meubles, les couleurs vives et tranchées de leurs dessins fantastiques. Des panoplies étincelantes surchargeaient les murs d'armes de toute espèce. Ici, un poignard au manche incrusté menaçait une paire de babouches chamarrées d'or; là, un yatagan à pointe recourbée, comme un bec de vautour supportait pacifiquement le cordon multicolore attaché à la monture en filigrane d'un œuf d'autriche; plus loin, un long fusil à crosse ornementée visant encore un harnais tout paillementé, dont il avait peut-être tué le maître; ailleurs, une paire d'étriers en argent ciselé donnait asile à d'élégants chibouks.

A terre, une énorme tête de panthère entrouvrait des babines sanglantes, pour montrer ses dents blanches et carnassières, et projetait effrontément, derrière elle, sa robe blonde aux taches rousses; son œil de verre lançait des éclairs, et provoquait au rugissement un vieux lion philosophe, nonchalamment étendu, dont la fauve crinière supportait les pieds d'un guéridon, recouvert, à son tour, de dépouilles artistement arrangées et bordées d'écarlate, d'antruches blanches et de cygnes.

(A continuer.)

JEMARA.

CHRONIQUE DE PARTOUT

Il paraît que le métal de la statue équestre de Napoléon Ier, qu'on vient de supprimer, est une composition de fonte et de zinc d'une valeur dix fois moindre que le bronze commun.

Quoi qu'il en soit, ce monument nous peint bien l'Empire!

Est-ce que la statue Vaisse serait d'un métal semblable, et les fonctionnaires du gouvernement déchu ne favoriseraient-ils l'érection de ces monuments que pour augmenter leurs petits bénéfices?

Cela nous donne des craintes sur le titre de nos monnaies d'or et d'argent tant refondues et tripotées depuis le 2 décembre..... Si nous allions découvrir un beau jour qu'elles sont en chocolat?.....

Un colonel d'artillerie, administrateur de l'un de nos arsenaux les plus importants, appelé dernièrement à se prononcer sur un nouveau canon se chargeant par la culasse, a humblement avoué n'avoir jamais vu que des canons se chargeant par la bouche!

Naturellement, cet officier est un vieux de la vieille. Si on l'envoyait à l'école?

On a quêté cette semaine en faveur des Prussiens prisonniers à Lyon.

C'est du zèle intempestif. L'Etat doit pourvoir aux besoins de ces hommes qui, après tout, ne méritent pas tant d'intérêt. Il en est peut-être parmi eux qui ont tué nos enfants, brûlé nos villages et pillé nos maisons.

On sait comment les prisonniers français sont traités en Prusse. Il en meurt huit sur dix par suite des privations, du travail excessif et des mauvais traitements auxquels ils sont soumis.

Que ces quêteurs exercent leur charité envers les misères de la France. Elles sont assez nombreuses.

Rochefort a bien décidément donné sa démission de membre du gouvernement de la défense nationale, à la suite des injures, des menaces et des bourrades qu'il aurait subies de la part de quelques misérables dans la journée du 31 octobre, et, comme Achille, il se retire sous sa tente.....

Il parle amèrement, dit-on, de l'ingratitude du peuple!

Cette conquête nous afflige! car nous avions une véritable estime pour ce hardi et spirituel lutteur, qui nous avait habitué à plus de jugement et de bon sens. Prendre quelques hommes égarés, peut-être des agents prussiens, pour le peuple, c'est une erreur qu'il n'aurait pas dû commettre.

Pendant que notre brave armée de la Loire battait les Prussiens à Bacon et à Coulmiers, l'aide-de-camp d'Henri V, Cathelineau, son chapelet à la main, et suivi d'une centaine de Bretons bretonnants, se promenait dans les rues d'Orléans, sans doute pour édifier les habitants de cette ville par sa piété profonde.

Nous sommes persuadé que les journaux cléricaux trouveront cette conduite superbe!

On a débaptisé la place Belzunce, à Marseille. Il paraît que le Conseil municipal de cette ville est aussi découvert et aussi mal inspiré que celui de Lyon, s'amusant à réprimander le Salut public. Eh! citoyens de Marseille, vous avez donc oublié ce que fit Belzunce pendant la peste de 1721? Et vous, citoyens de Lyon, vous ne savez donc pas que vous perdez votre savon avec le Salut public?

On nous annonce que le fusil sniders est bien supérieur au chassepot.

Ce que c'est, pourtant! Il y a trois mois, on nous affirmait que le chassepot était le premier fusil du monde!

A propos de la révocation du général Alexandre, un mauvais plaisant nous disait hier que le citoyen Challe-mel-Lacour avait agi avec beaucoup trop de rigueur en prenant cette nouvelle Mazure!

Un petit journal de notre ville a critiqué avec raison la nomination de MM. Durand et Fochier au poste de substitut à Lyon. Aujourd'hui nous en dirons autant de celle de M. Debrix à la même place. Ce nouveau venu est le fils d'un président à la cour, véritable Delesvaux au petit pied, qui aurait voulu faire recouvrer contre l'imprimeur du Rasoir les amendes prononcées contre cette feuille, faite par le gérant de son payer. M. Debrix fils a brûlé les étapes sous l'empire, et il continue sous

la République. C'est à n'y rien comprendre, son mérite n'ayant rien de transcendant, ou plutôt nous ne comprenons que trop bien que MM. les grands avocats du parquet de la cour, qui manipulent les promotions comme d'autres une denrée quelconque, n'ayant pas une certitude entière en la viabilité de la République, ménagent le plus qu'ils peuvent les hommes du régime déchu, ainsi que leurs tenants et aboutissants pour retrouver plus tard leur clientèle et des protecteurs contre la réaction, en cas de naufrage du vaisseau de la démocratie. O Judas!

PENSÉES AU CRAYON

\* Conçoit-on que Dieu puisse s'occuper de la guerre des hommes autrement que pour la faire cesser, et n'est-ce pas lui faire injure que de l'invoquer au de le remercier à ce sujet?

\* On a dit que l'homme était un animal raisonnable. Il serait plus exact de dire raisonnel.

\* Les animaux non raisonnables de la même espèce ne se font jamais la guerre entre eux, non déplaise à Michelet qui a prétendu le contraire. Pourquoi les hommes s'égorgent-ils avec tant de constance et d'acharnement? Est-ce là un effet de leur raison?

\* Il est évident qu'on se fait la guerre pour la raison, contre la raison, ou sans raison. Pour la raison? l'ennemi mieux ne pas en avoir; contre la raison? on ne devrait pas le souffrir; sans raison? nous sommes des brutes!

\* Le duel a été blâmé par la plupart des philosophes et des législateurs. Pourtant, dans les combats singuliers, on a soin d'égaliser les armes et les chances de la lutte; tandis qu'à la guerre on n'a pas honte de se mettre dix contre un et de surprendre son ennemi.....

Il est vrai que, le plus souvent, on se bat en duel pour venger son honneur, et qu'on se fait la guerre pour satisfaire le caprice des rois! Comme c'est logique!

\* Les habitants des campagnes qui envoient leurs enfants à la guerre ne perdent pas tout. Il leur en revient une partie sous forme d'engrais par les milliers de cadavres enterrés dans leurs champs. Cette compensation leur paraît-elle suffisante, et n'est-ce point là ce qui explique leur indifférence sur la forme du gouvernement? A. S.

PARIS DÉBLOQUÉ

Au moment de mettre sous presse, il nous arrive une heureuse nouvelle qui inonde de joie tous les cœurs français.

Une armée de cent mille hommes, commandée par le général Ducros, est sortie de Paris le 30 novembre, et a réussi à rompre les lignes prussiennes après divers combats glorieux.

A ce moment même, elle doit avoir opéré sa jonction avec l'armée de la Loire.

Paris sera ravitaillé.

La lutte continue, et nous ne sommes pas inquiets sur ses résultats définitifs.

PETITE CORRESPONDANCE

COLONEL FERRER. — Nous avons tressailli de joie à la nouvelle de vos premiers succès contre les Prussiens. Bravo! Nos vœux ardents vous accompagneront partout. Le bonjour à tous nos amis de la deuxième légion: Célestin Gauthier, Mouton, Frantz, Roujat.

LA COOPÉRATION LYONNAISE

JUGÉE PAR L'EX-POLICE IMPÉRIALE

Renseignements sur les Associations et leurs principaux Membres, publiés avec l'autorisation du Conseil municipal et vendus au profit de la défense nationale.

Trois livraisons à 15 c. chaque.

Le Gérant responsable, André REY.

Lyon, Association typographique. — Regard, rue de la Barre, 42.

UNE MÈRE.

Ce pauvre enfant! si jeune, si beau, si bon!... Oh est-il? que fait-il maintenant?... Oh! si on allait me le tuer... Ne plus le revoir!... Non, non! C'est impossible!... Mon Dieu! mon Dieu!...

UN LIBRE-PENSEUR.

Pauvre mère! Dieu ne vous entendra pas; il est du côté de ceux qui tuent.

ÉMILE OLLIVIER.

J'en ai le cœur toujours de plus en plus léger... Je vais bien!ôt rentrer en France... Je dirai que j'ai fourré l'empire dedans... et je deviendrai ministre de la République... Ces républicains sont si... naïfs!

LE TRAITRE DE SEDAN, rêvant:

Le désordre, j'en réponds!... L'empire, c'est la guerre... Que les bons tremblent et que les méchants se rassurent... Il fallait en finir avec ces républicains... Qu'on transporte, qu'on fusille, qu'on égorge tout... tout...

LE PRINCE IMPÉRIAL, pleurant:

Je veux qu'on me rende ma France, na! C'est à moi, ça... pour m'amuser, comme papa...

UN PAYSAN.

C'est vrai, pourtant, qu'il y a comme ça des gens qui ne serions pas tant seulement bons à mener paître nos poules et qui voulions absolument être nos rois pour nous ruiner et nous faire battre! C'est y bête! c'est y bête... C'est égal, je votons qui, quand même!

GUILLAUME, seul, s'agit et tourmenté

Je serai empereur d'Occident... et mon bon frère de Russie, empereur d'Orient... c'est convenu. Et puis l'on me compare déjà à Attila!... Moi, un fléau de Dieu!... Quelle gloire!

LE SOLEIL.

Et dire que je suis obligé d'éclairer toutes ces turpitudes, ces lâchetés, ces folies... Quelle misère!...

ABEL SEMEUR.

Nous avons appris qu'il était question de nommer M. Baudesson de Richebourg commandant en chef de la garde nationale du Rhône, en remplacement de M. Alexandre.

Si cette nouvelle se réalise, nous en féliciterons vivement la garde nationale et en remercierons M. Challemel-Lacour qui, cette fois au moins, aura eu la main heureuse.

Nous pouvons affirmer que M. Baudesson de Richebourg, ancien officier supérieur, disgracié sous l'Empire à cause de ses opinions républicaines, serait à tous égards un choix excellent. Il possède au plus haut degré toutes les qualités requises pour ce poste important: talent, activité, rare énergie, et, ce qui n'est pas à dédaigner par le temps qui court, convictions inébranlables.

Ce ne sont pas les hommes de mérite qui nous manquent; mais comme ils ne sollicitent jamais rien, ils demeurent assez souvent dans l'ombre. C'est au gouvernement de la défense nationale à les en tirer.

Il restera encore assez de place pour les intrigants, les protégés et les anciens fonctionnaires de l'Empire; des nullités et des traîtres.

BULLES DE SAVON

N° 1.

Connais-tu le pays où, sous un noir feuillage,

Brille comme un fruit d'or le fruit des citronniers?

(Mikrok.)

N'est il pas un pays où tout n'est que tristesse,

Où le soleil est terne et le ciel sans couleur;

Où l'on ne sent jamais la suave caresse

De la brise à la fleur?

Où la grappe enivrante et la moisson dorée,

La rose, les parfums, le miel sont inconnus;

Où la nuit est sans fin et l'aurore ignorée,

Où les rochers sont nus?

Où les cris des oiseaux ressemblent à des râles,

Où l'on voit de la neige et des antrès profonds;

Où le soir est lugubre..... où les femmes sont pâles.

Où les hommes sont blonds?

Où le travail est dur, où le sol est aride;

Où les baisers sont froids, où les cœurs sont d'airain...

Où l'on sait qu'il existe un Orient splendide,

Que l'on désire en vain?

Et si dans ce coin morne on t'exilait, fillette!

La seule et sans espoir, dis ce que tu ferais.

Tes yeux sont décidés et tu hoches la tête,

Hélas! non, tu vivrais!

PAULINE SOUCI.